

"Le vaurien thaï"

Jean-Luc Douin, [Le Monde](#), 22 juin 2001

A Bangkok, capitale de la libido, Saneh Sangsuk crie, en un long monologue fiévreux, la malédiction d'être, tel une bête sauvage, otage de ses pulsions sexuelles.

Une gueule, d'abord. Qui risque de rester mythique, comme le premier cliché qui nous soit parvenu jadis de Jim Harrison, à l'époque où parut [Légendes d'automne](#), le montrant borgne, pas rasé, trogne à la Zapata. Né en 1957 au sud-est de Bangkok, Saneh Sangsuk affiche sur cette photo son tempérament d'insoumis. Cette image quasi clandestine est la seule que l'on ait de lui. Même son traducteur, Marcel Barang, a dû s'en contenter. Ce visage, qui semble emprunté à l'un des sept samourais de Kurosawa, est celui d'un fils de chef de village thaïlandais, jeune rebelle placé à seize ans dans un camp militaire au moment de la chute de la dictature, et qui intégra l'université d'État à dix-neuf ans pour en ressortir diplômé en langue et littérature anglaises. La mine reflète un certain vertige existentialiste, celui du cul-terreux amateur des westerns de Lee Van Cliff, du fumeur de hasch, du vaurien atteint de « cancer à l'âme », invitant à sa table « *Satan, Nietzsche, Beethoven Rimbaud, Lawrence d'Arabie, Ivan, le Terrible et le marquis de Sade* » après avoir « *tâté des ténèbres qui allaient paralyser [son] cœur* ». A ce jour, Saneh Sangsuk n'a publié chez lui qu'un seul de ses romans, à compte d'auteur, et ses traductions de Hemingway dans une maison d'édition qu'il a créée lui-même, Arunthaï.

Venin, court texte de jeunesse publié par Le Seuil, est donc inédit en Asie. Sangsuk y exalte la force morale d'un gamin de dix ans, paralysé du bras droit à la suite d'une chute d'un palmier à sucre, poète précoce rêvant de devenir montreur de marionnettes, et qui, en hercule des contrées à bambou, terrasse un cobra géant en un corps à corps furieux. Le serpent s'est enroulé autour du torse de l'enfant invalide, qui serre de sa main gauche le cou du reptile aux crocs menaçants. Lorsqu'il comprend que personne ne lui viendra en aide, lorsqu'il sent ses forces l'abandonner et s'attend à être la proie de la morsure hideuse, le petit homme pousse un cri strident, et lâche le cou de la bête. Le serpent « *était mort. Personne ne savait depuis quand* ». La foule entoure le héros estropié : « *Ses yeux étaient vitreux. Parfois il souriait. Parfois il éclatait de rire. Parfois il pleurait. Parfois il marmonnait pour lui tout seul des choses incompréhensibles. Il avait totalement perdu la raison à partir du moment où il avait décidé d'accepter sa défaite.* »

Il est tentant de lier ce fascinant petit récit d'initiation au long monologue fiévreux et mortifère, cynique et pathétique, que constitue L'Ombre blanche, deuxième volet d'une trilogie autobiographique, dont Sangsuk a jusqu'à présent gardé secrets les deux autres afin, dit-il, de ne pas choquer ses lecteurs. Dans [L'Ombre blanche](#), que Sangsuk, en hommage à James Joyce, a sous-titré « *Portrait de l'artiste en jeune vaurien* », le narrateur évoque sa dette envers celui qui l'extirpa de son bled natal, « *village maudit* ». Cet homme, son tuteur, un militaire, est revenu de la guerre avec une jambe artificielle. « *Du coup, écrit Sangsuk, je me sens comme un serpent l'échine écrabouillée...* » Un serpent venimeux. Il est passé dans la peau du mal. Écrite dans un refuge aux odeurs de moisi, près du site d'un équarisseur, *L'Ombre blanche* est la confession d'une « *bête sauvage* », le gémissement halluciné d'un pécheur en quête de rédemption, « *vil vicieux abominable, un salopard sans qualité qui ne mérite que des épithètes négatives* ». Le chant funèbre, lors d'une nuit d'insomnie hantée par des chiens qui hurlent et veulent le mordre, d'un « *chef d'orchestre démoniaque* » torturé par des souvenirs « *pareils à des fauves dans une cage obscure qui secouent les barreaux pour être libres, qui sont ivres de colère et de ressentiment et rugissent à en faire trembler la terre* », des souvenirs qui sont « *parfois comme des panthères, parfois comme des lions* ».

L'homme, balafre « *las et léthargique* », qui se dit chauve-souris, « *pitoyable jeune con* », « *tyran imprévisible* » revenu du diable vauvert, demande pardon, réparation. Pour une faute commise à l'égard d'une femme, pour des fautes commises à l'égard de nombreuses femmes « *draguées jusqu'en enfer* », et pour le gâchis commis vis-à-vis de lui-même. Il se dit « *comme mort* », à la veille de ses funérailles. Il s'adresse à celle qu'il aime, qu'il vient de trahir en couchant avec sa meilleure amie. Son excuse ? Un besoin de « *braver les interdits encore et encore, à en maculer le ciel la lune et les étoiles* ». L'âme en dégénérescence, il raconte, avec rage, ses frasques d'adolescence et ses multiples trahisons. L'éducation à coups de canne, les rixes, débauches, les combats de coqs, coups de couteaux, les heures passées à la bibliothèque au temps de l'université et celles égrenées dans les bars à puttes, le rejet des embrigadements politiques assimilés à du « *panurgisme* » et la rencontre avec Nât, frère anticonformiste, Stephen Dedalus des cités à papillons, colosse auprès duquel il se sent si nabot qu'il tente de le poignarder, parce que l'ombre de ce modèle était devenue plus encombrante que sa propre essence.

Les libellules pullulent, les références culturelles défilent, de Flaubert (« *le Maître au verbe incomparable* ») à Dali, Bellow, William Blake, Toscanini, Stravinski, Dostoïevski (« *oppressant et logorrhéique* »). Mais *L'Ombre blanche* est surtout un inventaire de maîtresses, lolitas, femmes aimées et bafouées, celles des bars à gogo aux « *obscénités con-cul-pissantes* », ou solitaires « *au cœur brisé, qui vernissent de gaieté feinte leur esseulement d'oiseau loin du nid* ». Outre Kangsadâne, la fille de la confiserie, pétrie de culture russe, dont il retrace longuement, lyrique, les paradis « *avec relents de bouddhisme éternel* » qu'elle lui prodigua, et qu'il a trahie avec Kwan ; la pure Nâtayâ, qu'il viola, poussa à l'avortement, abandonna, et qui mourut de désespoir, le « *vagin pourri* » ; Dâret, la « *jeune fille bulle de savon* », qu'il rendît si « *heureuse Obladi oblada* » mais dont il se lassa ; Ittî, après le suicide de laquelle il devint vagabond. Remords d'une « *authentique vermine* ».

Hemingway influence ce dur qui pleure la nuit, comme Joyce, ses filouteries, ses extases devant les douces fleurs de crépuscule, ses pieds de nez à la ponctuation. Bangkok est labyrinthe de la déchéance, comme le fut Dublin pour l'auteur d' *Ulysse*, que Sangsuk n'égale quand même pas. Outre la variété des références (de Ray Bradbury à Deep Purple, de *Docteur Jivago* - le film à Sophie Marceau), outre la poésie brutale de ce flux verbal en gémissements et nostalgies, *L'Ombre blanche* tire son originalité de son cri. « *Tu as les pensées et le cœur d'un animal* » : cette prière, litanie, scande le récit, pétri de culpabilité, d'un ascète raté, un homme perdu par ses pulsions. Sangsuk admire Bouddha et Gandhi, mais il est incapable de chasteté, en rut perpétuel. Obsédé par la faute originelle, otage de son « *bust fucking* », en proie à ses frénésies comme l'était l'étrangleur de Fritz Lang dans *M le Maudit*, il hurle sa douleur, implore une rémission du virus qui l'accable : « *Sauvez-moi de mes démons ! (...) Je n'arrête pas de coucher avec toutes les femmes.* » Il n'est pas innocent que ce désir de sainteté (la fameuse « *ombre blanche* ») soit dépeint dans Bangkok, « *capitale mondiale de la libido* ». Le sexe, ici, est le symptôme d'une fatalité : « *Le corps est le sanctuaire de Dieu* », mais « *on a beau se débarrasser du serpent, il revient toujours s'enrouler autour de votre cou* ».